Les sciences humaines
Anthropodéni

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

« Nier les similitudes entre les êtres humains et les animaux me semble poser davantage de problèmes que de supposer qu'elles existent. J'ai baptisé ce déni *anthropodéni*.» Frans de Waal, *Mama's last hug*, 2018 ; *La dernière étreinte*, 2020, p. 69.

Introduction : « Seul » l'homme... ?

Il va être question pour nous de juger petit à petit l'anthropomorphisme. Le mot « anthropomorphisme » fut inventé par Xénophane (vers -570) pour se moquer de ces grecs qui donnaient à leurs dieux forme humaine. Les dieux étant des dieux, que savons-nous d'eux ? Devons-nous nous les représenter, les sculpter, à notre image ?

Nous pourrions aller, dans l'affirmation de similitudes, non seulement des hommes aux animaux, mais plus largement aux plantes, puisqu'il y a une continuité chez les vivants. Quand est sorti sur nos écrans le film *L'intelligence des arbres*, de Julia Dordel et Guido Tölke, de 2018, dans les discussions avec le public à la fin de la séance, il y avait régulièrement un spectateur pour dire : « Mais parler de l'intelligence, en ce qui concerne les arbres, n'est-ce pas de l'anthropomorphisme ? » Il voulait dire que les forestiers, les biologistes, emploieraient alors une notion qui n'est manifestement qu'un propre de l'homme pour parler d'êtres vivants qui ne sont pas des hommes : ce serait l'effet d'une projection dépourvue de pertinence. Or, pourquoi ce reproche ? Il part de la certitude que l'immense dignité de l'humain implique son infinie différence par rapport au reste des créatures : non, nous ne sommes pas des animaux ! Nous serions plus proches des anges que des bêtes ! Il y a comme une discontinuité entre nous et les créatures terrestres : nous sommes supérieurs. Ce qui saute aux yeux quand on regarde ce qui s'est toujours passé dans notre culture, c'est que la liste des « propres » de l'homme nous a toujours donné un immense avantage sur n'importe quel autre être de la création, baleine ou éléphant, dauphin ou tigre : nous serions « seuls » capables de science, de morale, d'art, etc... Cela exprime notre superbe, que contredit la théologie de l'éminence, dont l'anthropologie est le secret : nous sommes intelligents, bons, volontaires et Dieu est **éminemment** puissant, bon, volontaire, etc..., par rapport à nous, qui nous retrouvons finalement, dans cette opération, fort dépourvus. Quelle que soit cette oscillation pendulaire entre le zéro et l'infini, tous les « propres » de l'homme que notre histoire culturelle a avancés : la bipédie, le langage, la raison, la technique, la peinture, la politique, la culture, le rire, les larmes, etc. sont supposés nous élever au-dessus de la condition animale. La liste des prédicats n'est pas close, tant il y a eu d'ingéniosité, d'inventivité, pour compléter la proposition de base, qui est de la forme : « l'homme est le **seul** animal qui... » (complétez) !

Si nous écoutons l'éloquent Frans de Waal, il serait temps que nous arrêterions ! Renonçons d'abord à employer l'adjectif « seul ». Pourquoi ? Parce qu'il nous faut accorder du poids au mot « zoon », animal ou vivant ; parce que tous les biologistes, travaillant sous l'idée darwinienne de l'évolution, ont confiance dans les continuités dans la suite évolutive des vivants. Aussi, tout ce qui apparaît dans notre espèce était déjà là, au moins dans des espèces antérieures de mammifères, et même plus haut, plus loin, dans des êtres plus éloignés encore de nous qui sommes des primates. Nous devons, pour réfléchir, changer notre échelle temporelle, comme l'astronomie, comme la géologie, comme la biologie l'ont fait, et raisonner sur les vivants que nous sommes en fonction d'un passé commun qui a duré des millions d'années.

L'idée n'a jamais été que l'espèce humaine n'ait pas ses caractéristiques propres, comme les oies cendrées ont les leurs, comme les panthères noires ont les leurs ; mais ces propres tout à fait légitimes, observables, n'empêchent pas l'existence du commun, ce commun qui circule comme de la sève dans l'arbre de l'évolution, dans chaque branche : ce commun est pour l'essentiel un passé commun. Ainsi, il est bien possible de n'avoir pas « forme humaine » (anthropo-morphé) et de rire, d'être intelligent et doué de mémoire, de recourir à des outils, d'avoir langage et langues, et d'avoir une sensibilité esthétique, etc... Pourquoi, tout en le devinant et en en parlant sans cesse – nous qui aimons nos chevaux, nos chats et nos chiens -, en venons-nous tellement répétitivement à le nier ? Cette clôture sur soi serait-elle signe des limites de notre intelligence ? Car, demande aussi De Waal, « Sommes-nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux ? » - Oui, peut-être bien ! Il y a à cela de grandes chances ! Beaucoup d'enseignants actuels de philosophie peuvent réagir vivement à l'intervention d'un étudiant qui avancerait la notion de « culture animale » ; il dirait : « Peut-être bien que des macaques japonais se sont mis à laver des patates douces dans l'eau de mer : mais à partir du premier geste d'une guenon, ils ont mis cinq ans à s'y mettre ! N'est-ce pas très long ? » Il imagine probablement qu'à nous autres humains, quelques minutes auraient suffi, n'est-ce pas ? Les macaques seraient-ils lents à s'acculturer ? Or, que disait Masao Kawai, en 1954, après une patiente collecte de données dans l'île de Koshima ? La première, la guenon Imo a innové,

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

en lavant ses patates terreuses une fois dans un ruisseau (en septembre 1953) ; moins de trois mois plus tard, sa mère et ses compagnes proches avaient adopté ce geste , qui fut ensuite pratiqué également en bord de mer. Puis ce comportement s'est diffusé ; il fut d'abord adopté par de plus jeunes, puis par leurs frères et sœurs plus âgés ; enfin par leurs mères : « cinq ans plus tard, les trois quarts des juvéniles et des jeunes adultes se livraient régulièrement au lavage des patates douces. » Pourquoi pas tous ? Manifestement la diffusion se faisait de proche en proche, selon la proximité sociale, et en fonction du temps passé ensemble ; or comme les mâles de plus de quatre ans vivent à la périphérie du groupe, ces derniers seuls n'ont pas adopté cette technique nouvelle. (Frans de Waal, *Quand les singes prennent le thé*, p. 185). Si l'on regarde le tout, le processus a démarré dans le mois suivant le premier geste de lavage, et s'est répandu peu à peu en cinq ans. Mais après tout n'importe quel apprenti passe beaucoup de temps, parfois des années, à des tâches subalternes et à observer le travail des artisans ou artistes accomplis, avant de pouvoir et savoir lui-même reproduire le comportement des aînés.

I. Ne coupez pas un rameau de l'arbre de la vie

Toutes les cultures n'insistent pas sur une coupure entre l'homme et les autres animaux comme la nôtre l'a fait, elle qui hérita d'un christianisme « tranchant », tel que seul un homme pouvait avoir une nature également divine, comme ce fut le cas, à ses propres yeux, de Jésus. Nous savons comme les chrétiens ont jugé avec mépris les religions antiques connues d'eux, comme celle de l'Egypte en particulier : pour un Egyptien, un singe pouvait être un dieu, la déesse Hathor était une vache sacrée, etc. ; cela provoquait chez les chrétiens un profond dégoût, et nourrissait leur certitude d'être seuls « civilisés », d'être dans la vérité ! Des animaux dans le panthéon ? Quel arriération ne manifestait pas cette culture égyptienne ! Et passait entre leurs lèvres pincées le mot de « superstition » pour parler des religions de l'antiquité, des religions non-chrétiennes. Mais si les Egyptiens avaient eu de bonnes raisons de ne pas trancher dans le règne de la nature ? Comme les Indiens ? Comme tant de peuples vivant au loin, dans des îles, dans les forêts ?

On rattachera à l'anthropodéni une tendance forte encore chez les scientifiques modernes, consistant à prétendre que le monde, et plus particulièrement la Terre, sont manifestement « faits pour nous ». Tout se passerait comme si Dieu, dans sa prévoyance, avait aménagé une bonne distance du Soleil à la terre, le cycle des saisons, la présence de l'oxygène et de l'eau, de sorte que notre espèce humaine ait un lieu de vie favorable à son épanouissement. Nous retrouvons là encore une conviction courante outre-Manche où domine une théologie du « dessein » de Dieu – théologie avec laquelle Hume avait su prendre une distance sceptique .

Une autre source de résistance est le postulat que tout homme serait naturellement égoïste. Comme si notre naissance, notre survie, n'avaient pas dépendu d'une société déjà là ; comme si nous pouvions isoler l'individu ! Cette évidence de base pour l'utilitarisme anglais depuis le XVIIII°s, est nécessairement fausse, et son absurdité saute aux yeux même quand certains essaient de le corriger par la notion de « sympathie » (Adam Smith), ou de bienveillance pour les proches (Bentham) : cet égoïsme posé comme premier a enfanté une vague de promotion de « l'individualisme possessif ». Or, comment, une fois l'égoïsme postulé, promouvoir aussi la visée du plus de bonheur pour le plus grand nombre (Hutcheson, Bentham, Mill) ?

Une autre résistance se manifesta dans l'interprétation que fit Herbert Spencer du darwinisme comme lutte pour la survie — en pleine période malthusienne — : Spencer posait pour principe « la survie du plus apte ». Les plus aptes étaient déliés de toute obligation envers les inaptes ; car pour lui, la pauvreté est fille de la paresse, et la justice sociale est une faiblesse dont il faut se garder ; que surtout les riches n'aient pas un soupçon de mauvaise conscience ; qu'ils grimpent sans jeter un regard en bas : qu'ils réussissent ! C'est mieux !

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

Et cela ne s'est pas arrangé, un siècle plus tard, semble-t-il. En 2005, De Waal écrivait : « Dans les millions de pages écrites au fil des siècles sur la nature humaine, il n'en existe pas de plus décourageantes que celles de ces trente dernières années – ni de plus erronées. On nous dit que nous avons des gènes égoïstes, que la bonté de l'homme est une imposture, et que nous nous conformons à la morale dans le seul but d'impressionner autrui. » (*Le singe en nous*, p. 12) Sans doute, une fois arrivé aux USA, de Waal a-t-il été choqué par les évidences idéologiques ambiantes, encore moins nuancées que chez nous dans leur rejet des animaux ; nos versions dominantes sont plutôt néo-cartésiennes et néo-kantiennes, allant des « animaux-machines » aux seuls « êtres raisonnables », distincts de toutes les bêtes. La notion monstrueuse de « gènes égoïstes » (Richard Dawkins : *The selfish gene*, 1967) fut inventée ; en quoi n'est-elle pas un non-sens, si les gènes sont ce qui se transmet dans la reproduction ? Que signifiait cette expression ? Encore une fois que l'évolution aidait ceux qui étaient plus capables que d'autres de se débrouiller ! Nos gènes sauraient ce qui est bon pour nous ; ils programmeraient notre survie. Pourtant Dawkins finissait son livre sur cette phrase : « **Nous seuls** sur terre sommes capables de nous rebeller contre la tyrannie des réplications égoïstes. » C'est encore un « l'homme seul », et pour encore une fois vanter l'espèce humaine de pouvoir nier son propre donné naturel... Que serait cet égoïsme hérité et transmis par nos gènes... N'est-ce pas insensé ? Dans la philosophie de langue anglaise depuis trois siècles l'égoïsme, serait la force qui nous tire vers le haut ! - et non pas, comme il est évident, qui nous fait chuter vers l'insociabilité et l'immoralité -. Ils disent qu'il est bon que nous nous battions pour réussir, non notre vie, mais *dans* la vie ! Ils avancent que l'agressivité serait la force majeure du progrès. Soyez durs, jetez des regards farouches, glissez un couteau entre vos dents, faites-vous loup aux autres loups : le monde n'en tournera que mieux ! Le mépris, le soupçon sont là :« *Grattez un altruiste : vous verrez saigner un hypocrite.* » (Michael Ghiselin). C'est presque une reformulation de certaines maximes de La Rochefoucauld ! D'où ces auteurs tirent-il leur assurance ? Se mirent-ils eux-mêmes dans ces propositions, au pays de la promotion de l'arrivisme, du bonheur de chacun affirmé comme droit et comme but ? Pourquoi faire de l'égoïsme un principe social, moral, politique ? Pourquoi nier si fort toute bonté humaine ? Seront-ils heureux s'il sont radicalement « seuls » ?

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés